



Des communautés sources aux communautés d'experts : l'expérience SAWA (Savoirs Autochtones Wayana-Apalaï de Guyane)

Valentina Vapnarsky

► To cite this version:

Valentina Vapnarsky. Des communautés sources aux communautés d'experts : l'expérience SAWA (Savoirs Autochtones Wayana-Apalaï de Guyane). *Culture et recherche*, 2019, 140, pp.71-72. hal-03106114

HAL Id: hal-03106114

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03106114v1>

Submitted on 11 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des communautés sources aux communautés d'experts

VALENTINA VAPNARSKY

Directrice de recherche

Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (LESC)

À leur demande, des membres de communautés amérindiennes ont co-construit avec des chercheurs et ingénieurs européens le projet SAWA, « Savoirs autochtones Wayana-Apalai de Guyane ». Il s'agissait de valoriser auprès des populations locales des ressources audiovisuelles et des collections d'objets patrimoniaux présents dans les fonds conservés en Europe. Le défi fut pour chacun d'appréhender le rapport au savoir et les conceptions culturelles de l'autre pour mener à bien ce travail commun.

« Le projet SAWA nous a ouvert le chemin vers le travail des anthropologues. Nous avions attendu, attendu durant plusieurs années le retour de leur travail. On a voulu y accéder, on se demandait où le trouver et comment le récupérer. D'abord, nous étions intéressés par les récits et les mythes qui avaient été enregistrés auprès de nos arrière-grands-parents, c'est ce qui nous a conduits sur le chemin. Beaucoup de gens sont passés chez nous, pas uniquement des chercheurs, mais aussi des voyageurs et des collecteurs. Nous, les Wayana, nous ne savions pas qui étaient ces personnes ; souvent on s'amusait avec eux, on leur donnait des surnoms, on faisait des trocs lors des fêtes, et ils sont rentrés chez eux avec beaucoup d'objets et d'enregistrements ! On parle beaucoup de la perte de la culture chez nous. Même s'il y a des récits qui sont encore vivants dans la mémoire des anciens, ils ne sont plus racontés. Et je me demandais : comment réveiller ces traces endormies du passé ? On ne faisait que tourner en rond au village, et on n'avait pas la pirogue qu'il fallait pour aller chercher ! [rires]. Du coup, le projet SAWA a été l'occasion de demander. L'avion était là : voilà, emmenez-nous... ! »

Mataliwa Kuliyaman résume ainsi les prémisses du projet SAWA, dont il a été le principal initiateur en Guyane, avec quelques autres contributeurs wayana, dont Aimawale Opoya et Tasikale Alupki. Accompagnés dès le début par l'ethnolinguiste Éliane Camargo, puis rejoints par une dizaine d'autres participants wayana et apalaï et entourés d'une vaste équipe de chercheurs et d'ingénieurs à Paris, les membres de ces communautés ont véritablement co-construit le projet « Savoirs autochtones Wayana-Apalai, une nouvelle approche de la restitution et ses implications

sur les formes de transmission ». Celui-ci – initié en 2014, soutenu par le Labex « Les Passés dans le présent » et différents partenaires, dont le Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (LESC), le musée du quai Branly - Jacques Chirac et le musée des Cultures guyanaises¹ – a eu pour objectif direct de donner accès et de valoriser, auprès de ces populations amérindiennes des Guyanes, un ensemble de ressources sonores, audiovisuelles et photographiques, ainsi que des collections d'objets, représentatifs de ces cultures et collectés depuis le XVIII^e siècle.

SAWA visait ainsi, non seulement à fomenter différentes formes d'appropriation, par les groupes amérindiens concernés, de fonds sur eux présents en Europe, mais aussi à permettre aux participants amérindiens d'appréhender les modalités du rapport aux savoirs recueillis et aux objets collectés qu'entretennent chercheurs ou conservateurs occidentaux. De toutes ces choses, les Wayana et Apalaï impliqués, ayant pour la plupart travaillé comme consultants (on disait jadis « informateurs ») avec différents types de chercheurs, en étaient demandeurs.

Dans le champ dit « patrimonial », où l'implication des communautés est devenue une exigence, le projet SAWA s'affiche ainsi comme un modèle. Sa spécificité a été d'être dès le début conçu et réalisé en collaboration active avec des experts et moins experts wayana et apalaï, dans une logique de co-construction à toutes les étapes². Cette collaboration a représenté un véritable défi, dû à la multiplicité des asymétries préexistantes au niveau des compétences, des langues, de l'accès aux savoirs et aux instruments de savoir, des modalités de financements et d'ancre institutionnels ainsi que des conceptions culturelles quant aux valeurs accordées à la vie des objets.

1. Les autres institutions partenaires ont été la Maison de l'archéologie et de l'ethnologie (MAE), la DAC et la Collectivité territoriale de Guyane, la DGLFLF, le ministère des Outre-mer, l'université de Bonn et l'université de São Paulo (Brésil).

2. V. Vapnarsky, « Petites aventures et grands défis de la restitution patrimoniale interculturelle : quelques réflexions à partir d'une expérience wayana (Guyane) », in : E. Anheim, A.-J. Etter, G. Glasson Deschaumes, P. Liévaux, *Les patrimoines en recherche(s) d'avenir*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2019.

3. V. Vapnarsky et Ph. Erikson, « Les Wayana dans la cyber-jungle. Restitution collaborative et archivage numérique en Guyane », in : *Amériques/Europe, les Humanités numériques en partage ?*, Paris, Ed. des Indes savantes, sous presse.

4. L. Charlier Zeineddine et V. Vapnarsky, « De l'évanescence et de la pérennité des choses (dans les sociétés amérindiennes) », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En ligne], Collègues, 2017, <http://journals.openedition.org/nuevomundo/70174>

5. <https://journals.openedition.org/ateliers/10875>

Arrivés comme experts internes de leur « culture traditionnelle », les participants wayana et apalaï sont devenus de véritables inventeurs et décisionnaires de l'élaboration de formes inusitées, chez eux, de transmission du savoir. Pour atteindre les jeunes dans la cyber-jungle³, mais aussi déjouer les problèmes de conservation causés par l'humidité en terres amazoniennes notamment, un portail numérique, a été créé comme principal outil de restitution (www.watau.fr). Il a été posé dès le départ que les participants amérindiens devaient participer à la conception du portail (choix des catégories d'entrées, modes de recherche, place du visuel en relation au texte, graphisme), à la définition des formes et conditions d'accès aux ressources sélectionnées ainsi qu'à l'étude et à l'enrichissement de ces ressources. L'ensemble de ce travail a été réalisé sur plusieurs années, lors de longs séjours à l'université de Nanterre et au musée du quai Branly.

Le premier choix a concerné les types de contenus à traiter. Ceux-ci étaient centrés autour d'un rituel collectif majeur, le marake ou *eputop*. Les Wayana souhaitaient en particulier stimuler une nouvelle transmission des savoirs spécialisés que ce rituel – actuellement en désuétude – impliquait, surtout de ses chants, genre épique retraçant, dans un langage archaïque, l'histoire du groupe depuis des générations. Il s'agissait, en gros, d'empaqueter dans un site Web une performance rituelle d'une extrême complexité, et les savoirs associés (historiques, cosmologiques, rhétoriques, graphiques, artisanaux), jusqu'alors toujours transmis par la tradition orale, au sein de pratiques gestuelles, intersubjectives et émotionnelles. On pourrait imaginer la réciproque en pensant à la difficulté qu'il y aurait pour nous à transformer un livre d'histoire de France en un rituel complexe et multiparticipatif de cycle de vie. Les hyperliens prévus dans le portail entre les chants (sons et texte) et les objets utilisés dans le rituel (photos et notices techniques) étaient présentés comme une nouvelle médiation de la multimodalité expérientielle du rituel.

Le travail de ces experts internes, intéressés par leurs experts externes – les ethnologues –, a impliqué, dans ces différents cadres, des échanges avec encore d'autres experts qui étaient restés jusque-là hors de leur champ, notamment les spécialistes de l'archivage sonore et audiovisuel, des humanités numériques, en informatique, graphisme, cartographie, et aussi ceux dédiés à la conservation et restauration des objets. Ici encore, on mesure difficilement l'ampleur de l'effort cognitif qu'a impliqué d'embrasser ces différents savoirs et interlocuteurs pour les concernés. Par ailleurs, chacun des mondes qui régit les objets patrimoniaux chez nous aborde la question du patrimoine à partir de présupposés culturels très forts sur la temporalité et la pérennité des objets, qui sont en divergence avec ceux qui prévalent chez les Amérindiens, où ce sont l'oubli sélectif et la transformation qui fondent les régimes mémoriels⁴. Le projet a aussi imposé aux acteurs non amérindiens des ajustements constants pour comprendre les desiderata des Wayana et Apalaï,

et tenter d'y répondre au mieux dans un cadre où les choix offerts restent somme toute bridés par des aspects légaux, techniques, et d'accessibilité aux connaissances.

Malgré ces difficultés, ou peut-être en partie à cause d'elles, il a semblé naître chez la douzaine de contributeurs wayana et apalaï un véritable sentiment de reprise en main des données et de leur devenir, fondé notamment sur cette activité de labeur commun, associée à une réactivation des savoirs qu'ils soutiennent. Cela découle notamment de ce que – face à la pression patrimoniale pour la « conservation » à visée humaniste universelle – les livrables (portail, recueils⁵, exposition) ont été conçus en premier lieu comme destinés aux communautés amérindiennes, en fonction de ce qu'elles souhaitaient en faire. Il a été également nécessaire de pousser les Wayana et Apalaï à s'affirmer publiquement comme les acteurs principaux de ce processus. Acteurs non plus de la monstration de folklore, mais de la fabrication de nouveaux outils en phase avec un monde extérieur qui évolue.

Enfin, les enjeux linguistiques ont aussi été très présents. Dans la mesure où les langues de travail des participants amérindiens étaient le wayana et l'apalaï, celles des autres membres des jargons de différentes spécialités, la collaboration a impliqué des efforts constants de traduction et de synthèse des uns et des autres, dont on ne saisit pas toujours les incommensurables, et où ce sont cette fois les non-Amérindiens qui ont souvent dû se résigner à ne pas tout comprendre. Par ailleurs, outre le travail sur les enregistrements et la description des artefacts dans plusieurs langues, on soulignera le colossal et très inventif labeur de traduire, pour les interfaces Web, un vocabulaire informatique de centaines de mots en wayana et apalaï. Par la création de dispositifs numériques participatifs dans ces langues, ce chantier contribue à la redynamisation de pratiques linguistiques autochtones dans des domaines à l'interface des nouveaux intérêts des jeunes amérindiens, la principale « communauté cible » du projet. Mais, tout comme pour le reste de l'appareil descriptif créé par les Wayana lors du projet, il implique des choix de mise en mot qui ne sont jamais évidents et nécessitent des négociations, du poétique au politique.

À l'étape actuelle de finalisation du portail, sa réception et ses effets dans les villages et auprès des différents collectifs que composent les communautés wayana et apalaï, en Guyane, au Brésil et au Surinam, restent objet de grandes inconnues. On sait que l'expérience du projet suscite un grand intérêt local et que le portail semble y être très attendu, mais personne n'imagine encore vraiment comment il sera investi. Une nouvelle forme de travail collaboratif est donc à inventer pour la phase de prise en main du portail dans les villages.